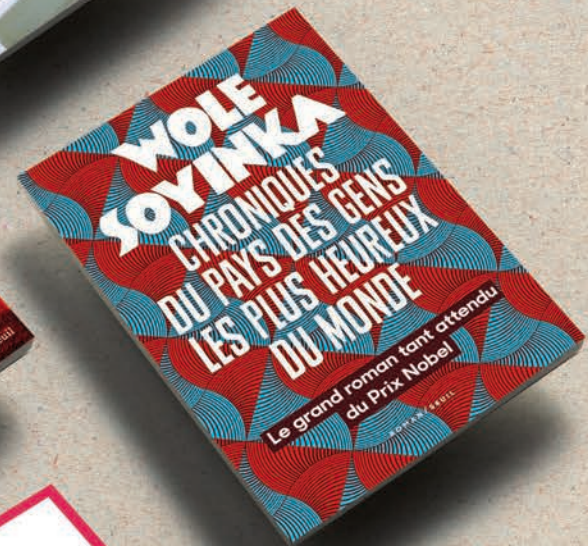
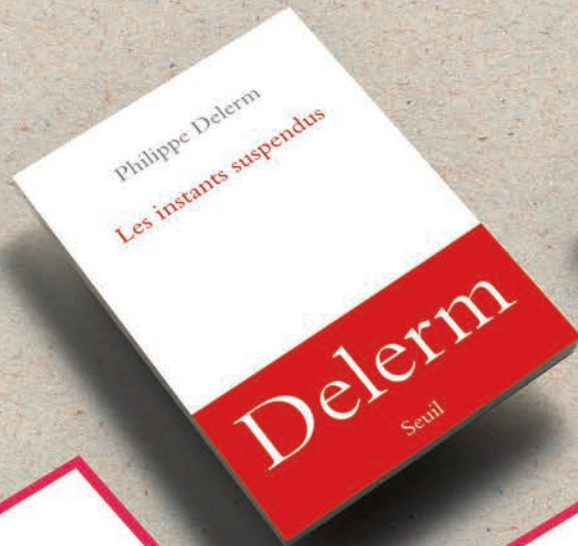


RENTÉE LITTÉRAIRE



SEUIL 2023

03

RACHID BENZINE
LES SILENCES DES PÈRES

05

KEVIN CHEN
GHOST TOWN

07

SARAH CHICHE
LES ALCHEMIES

09

CHLOÉ DELAUME
PAUVRE FOLLE

11

PHILIPPE DELERM
LES INSTANTS SUSPENDUS

13

CÉCILE DESPRAIRIES
LA PROPAGANDISTE

15

PATRICK DEVILLE
SAMSARA

17

DAVID LE BAILLY
HÔTEL DE LA FOLIE

19

LISETTE LOMBÉ
EUNICE

21

WOLE SOYINKA
CHRONIQUES DU PAYS DES GENS
LES PLUS HEUREUX DU MONDE

23

POINTS

BIOGRAPHIE

Rachid Benzine est enseignant et chercheur associé au Fonds Ricœur, auteur de nombreux essais dont le dernier est un dialogue avec Delphine Horvilleur, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman* (Seuil). Sa pièce *Lettres à Nour* a été mise en scène avec succès dans plusieurs pays. Après *Ainsi parlait ma mère*, *Dans les yeux du ciel* et *Voyage au bout de l'enfance*, il signe avec *Les Silences des pères* un livre bouleversant et courageux.

♦ RÉSUMÉ ♦

Un fils apprend au téléphone le décès de son père. Ils s'étaient éloignés : un malentendu, des drames (un jeune frère mort accidentellement, la mère des suites d'un cancer), puis des silences, et la distance désormais infranchissable. Maintenant que l'absence a remplacé le silence, le fils revient à Trappes, dans le quartier de l'enfance, pour veiller avec ses sœurs la dépouille du défunt et trier ses affaires. Tandis qu'il débarrasse l'appartement, il découvre dans un recoin une enveloppe épaisse contenant quantité de cassettes audio, chacune datée et portant un nom de lieu. Il en écoute une et entend la voix de son père qui s'adresse à son propre père resté au pays, le Maroc. Il y raconte sa vie en France, année après année. Notre narrateur décide alors de partir sur les traces de ce taiseux dont la voix semble comme resurgir du passé. Le nord de la France, les mines de charbon des Trente Glorieuses, les usines d'Aubervilliers et de Besançon, les maraîchages et les camps de harkis en Camargue : le fils entend l'histoire de son père et le sens de ses silences.

RACHID BENZINE



© BÉNÉDICTE ROSCOT

...
Après le succès de *Voyage au bout de l'enfance*, Rachid Benzine revient au roman avec *Les Silences des pères*, un immense plaisir de lecture et un livre important sur la mémoire

...
LES SILENCES DES PÈRES

INTERVIEW

On vous retrouve pour *Les Silences des pères*, le dernier volet d'un cycle de la famille, après *Ainsi parlait ma mère* et *Voyage au bout de l'enfance avec la voix du fils*. Que voulez-vous dessiner à travers ces romans si différents, et qui pourtant semblent comme trois variations sur la parole et le silence ?

Oui, ce sont trois variations imaginatives explorant le lien entre le silence et la parole, ainsi que tous les non-dits. Les trois livres mettent en jeu les rapports entre la mémoire et l'oubli – l'oubli de récits qui n'arrivent pas à se dire, des récits troués, des récits refoulés... Or, sans récit, la vie est déformée. C'est une question de reconnaissance et de justice. Le récit rend justice à ces gens de peu qui ne comptent pas. *Les Silences des pères* est un roman des exilés, c'est-à-dire nous tous. C'est une histoire intime de l'être en soi et en nous. C'est une histoire universelle.

Il ne faut pas croire que le silence est une absence de paroles, c'est au contraire un trop-plein, un débordement d'émotion qui ne peut pas se réduire à quelques mots. Les silences sont aussi les ponctuations de notre existence, ils comptent parfois plus que ce qu'on exprime. Les musiciens le savent bien – et mon personnage est musicien –, les silences sont l'essence de la musique, c'est sa respiration et donc sa vie. C'est pour cette raison que l'écriture de la musique comme d'un livre doit être pudique, suggestive, elliptique. C'est dans ce qui n'est pas dit que le lecteur, paradoxalement, avec nous écrit.

Le fils s'est éloigné du père, de sa propre vie, et il semble à mesure du livre qu'il s'approprie la vie de son père et sa propre histoire. En devienne le dépositaire et le musicien. Il y a un splendide mouvement au centre du livre, itinéraire intérieur, géographique et temporel du fils vers le père – était-ce l'idée que vous aviez à cœur de mettre en roman ?

Il faut comprendre que les autres font partie de nous, même lorsqu'ils sont loin. Ils n'existent pas seulement en nous, ils sont nous, ils nous constituent. C'est le sens de la douleur lorsqu'un proche disparaît. On dit bien lorsqu'un proche meurt : « c'est une partie de moi qui s'en va ». Un récit suppose la présence des autres. On ne peut pas se raconter tout seul. Lorsqu'un acteur de notre histoire disparaît, c'est comme si nous mourrions un peu, parce qu'on ne peut plus continuer à lui parler. Mais, dans le même temps, c'est aussi l'occasion paradoxale d'une renaissance, de la reconnaissance de ce qu'était l'autre pour nous. Parfois le dialogue avec l'autre ne s'interrompt pas avec la mort physique, il prend une

forme plus claire, plus évidente. La mort d'un père peut être une révélation, non pas parce qu'il serait maintenant absent mais parce qu'il sera présent autrement. Dans ce roman, le fils s'est éloigné du père des années durant et il revient pour organiser son enterrement. Mais il n'a que quelques jours, avant un enregistrement important. Et malgré lui, après la découverte de cassettes, il va partir sur les traces de son père, emprunter son parcours de vie, reconstruire sa mémoire, son histoire, retrouver et entendre ses amours, ses amitiés et ses combats. Ainsi se met en place ce qu'on pourrait appeler un *road movie* de la mémoire.

C'est un livre sur le silence, mais c'est surtout un livre sur l'absence - le père absent à son propre père, le fils absent à son père ; les disparitions, c'est ce que reconstituent ces cassettes - un afflux de paroles contre ces ellipses ?

Trois générations se succèdent : le grand-père au pays d'origine, le père en exil et le fils exilé à son tour pour sa carrière de pianiste. Le père vit ce que Abdelmalek Sayad appelle « la double absence ». Il est absent de son pays et de son lieu d'exil. Il devient un fantôme dans le couloir de l'exil. Les cassettes sont longtemps sa messagerie, adaptée aux séparations provoquées par les révolutions modernes : exodes, exils et migrations diverses. En vidant l'appartement, le fils retrouve cette mémoire et la voix de son père. Ces hommes sont absents de leur pays d'origine parce qu'ils en sont partis, qu'ils ont rompu avec leur famille, leur culture, leur histoire. Ils sont absents de leur pays d'accueil parce qu'ils y sont exclus, marginalisés, réduits à leur statut de travailleurs. Le fils comprend qu'il lui faut libérer son père de ces limbes.

Vous écrivez à propos du personnage du père : « il a toujours été un exilé ». Est-ce quelque chose de commun à cette première génération de l'immigration - le silence - ou bien est-ce la réserve propre à une époque ?

J'ai cru d'abord que le silence était lié à l'exil. Toutefois, en menant des recherches sur les théories de la reconnaissance et en écrivant mes romans, j'ai découvert l'ampleur du silence non seulement dans les villes, mais surtout dans les zones rurales. J'ai rencontré des adolescents qui subissent le silence assourdissant de leurs pères quadragénaires. Ce phénomène traverse les époques et les lieux. Ce sont tous ces *taiseux*. Il est fréquent que les pères parlent sans réellement s'exprimer, ils évitent de se livrer et ne disent donc pas grand-chose. Le silence peut s'imposer à nous, malgré nous. Nous subissons une histoire qui nous dépasse, celle de nos ancêtres mais aussi celle des autres, ceux qui rejettent, ne nous regardent pas, autrement dit qui ne nous reconnaissent pas, et c'est d'ailleurs ça le plus violent : ne pas même être vu.

♦ EXTRAIT ♦

Avant d'entrer sur scène, je m'isole pour mieux me concentrer. Mon père, lui, n'a jamais quitté les coulisses. Il se tient là, sans dire un mot. Si je m'efforce de l'entendre, de faire résonner sa voix dans ma mémoire, aucun son, aucune intonation. Pas même une expression. Aucun mot du pays, de « *Basmala* » - rien. Ma mère était sa voix. Elle parlait pour lui, lisait au travers de ses non-dits, comprenait ses soupirs. On dit que c'est ça, l'amour. Je crois plutôt que c'était de la lâcheté. Une amputation volontaire, un choix - celui d'être assisté. Laisser à d'autres la parole, le bruit, le brouhaha, les ordres et les mots doux. Leur laisser les chants et les berceuses, car lui avait le silence et l'amertume. À lui la possibilité de rester en retrait, à nous la nécessité des responsabilités. Pour maman, les cris à l'annonce de la mort d'Ibrahim. Pour moi, les sanglots lorsqu'elle disparut à son tour. Pour mes sœurs, les larmes le jour de sa mort. Et lui, toujours silencieux. Encore aujourd'hui, jusque dans sa tombe. Mon père était un exilé.

On découvre avec vous tout un pan de l'histoire de l'immigration, les recrues marocaines des mines du Nord, l'aventure syndicale et musicale des années soixante-dix, la main-d'œuvre du Sud et des maraîchers, et les harkis : est-ce qu'à travers ce roman vous mettez en lumière une contre-histoire, plus laborieuse et masquée ?

Une histoire doit se transmettre, c'est une chaîne. Or l'histoire de l'immigration, c'est avant tout l'histoire d'une rupture de transmission.

Ce roman est bien plus qu'une simple contre-histoire, c'est l'histoire occultée d'une génération entière de pères. Tant que leur reconnaissance fera défaut,

nos mémoires resteront meurtries. Pour soigner et cicatrifier les plaies profondes, il est essentiel de raconter leur histoire et de la mettre en récit. Comme le disait Paul Ricœur, nous avons besoin d'une juste mémoire, ni trop pleine ni trop vide d'oubli. Beaucoup ont affirmé que ces pères avaient baissé la tête, courbé l'échine, mais le fils découvre leur engagement et leur détermination dans les luttes ouvrières et les combats de leur époque. Nous sommes face à une génération dont les derniers s'éteignent sans avoir été entendus. Or nous adhérons aux histoires que nous racontons. Il est donc nécessaire de faire roman de nos histoires tues ●



978-2-02-147776-4

176 PAGES

140 × 205

17,5 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



GHOST TOWN

KEVIN CHEN

TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR EMMANUELLE PÉCHENART



© KEVIN CHEN

BIOGRAPHIE

Kevin Chen est né à Yongjing et a débuté sa carrière artistique en tant qu'acteur. Il vit aujourd'hui à Berlin et a publié plusieurs romans, des essais et des recueils de nouvelles. Il est lauréat, entre autres, du Grand Prix de littérature taiwanaise.

♦ RÉSUMÉ ♦

Benjamin d'une fratrie de sept enfants, Chen Tienhong a dû quitter son village natal, Yongjing, parce que son homosexualité était une honte pour les siens. Exilé en Allemagne, sa rencontre avec un homme violent, qui devient son amant, le conduit en prison plusieurs années. À sa sortie, il décide de revoir sa famille et d'élucider un mystère qui plane depuis son enfance. Il arrive en pleine Fête des fantômes, lorsque les vivants accueillent et célèbrent les morts. Tienhong lui-même se sent comme un spectre errant dans un lieu qu'il reconnaît à peine, paupérisé et enlaidi par le béton. À travers les voix des vivants et des morts, le portrait extraordinaire d'une famille dysfonctionnelle au cœur de la campagne taiwanaise. Un roman sensuel, dérangeant et profondément actuel.

♦♦♦

Un roman choral entre Berlin et Yongjing, petite commune rurale de Taïwan. Le destin d'un jeune homme exilé de retour dans son village natal, pris entre le passé et le présent, les vivants et les morts, l'innocence et la culpabilité.

♦♦♦

La presse en parle...

« Un drame familial, une histoire de Taïwan et un meurtre, tout cela en un formidable roman. »

The New York Times

« Hypnotique et inoubliable. »

BuzzFeed

« Riche et profond. »

BookPage

INTERVIEW

Le roman est assez sombre, mais également très coloré et sensuel. C'est un roman choral. Qu'est-ce qui vous a poussé à mettre en scène tous ces personnages ?

J'ai toujours admiré la forme théâtrale du chœur grec. Lorsque je cherchais la forme narrative de *Ghost Town*, je m'en suis inspiré. Les membres du chœur chantent, commentent, déplorent, ricanent, probablement en harmonie. Les êtres humains, eux, ne chantent pas en harmonie : ils se fâchent et se querellent.

Je venais de commencer l'écriture du roman et, lors d'un dîner en famille, nous avons évoqué un moment précis de l'enterrement de mon père. Nous en gardions tous un souvenir différent. Nous nous sommes disputés, chacun pensant que sa version était la bonne et que les autres se trompaient. C'est à cet instant que j'ai décidé de donner à chaque personnage un chapitre pour s'exprimer. Les fantômes aussi ont des monologues dans lesquels ils revisitent des instants de leur vie. La narration est devenue une sorte de chœur grec où chacun chante faux.

Ghost Town est donc une construction polyphonique, qui peut sembler légèrement désordonnée et confuse au début. En tant qu'auteur, je demande un peu de patience aux lecteurs. Ne vous découragez pas. Ne vous laissez pas désarçonner par les nombreuses voix, elles vous donnent des clés. Lorsque vous les aurez toutes entendues, le portrait sera complet. Le cœur de la noirceur de cette famille vous attend au chapitre final. J'autorise mes

personnages à chanter faux, c'est pour moi la meilleure façon de représenter une famille dysfonctionnelle.

Vous aviez déjà publié des romans et des essais auparavant, mais *Ghost Town* touche un public international. Comment expliquez-vous ce succès ?

Je ne m'attendais pas à une aussi belle trajectoire pour *Ghost Town*. Depuis sa publication à Taïwan, il est devenu un best-seller et a été honoré par plusieurs prix littéraires prestigieux. La réception du livre a été incroyablement chaleureuse. Ce qui a suivi a été une plus grande surprise encore : il va être traduit en au moins dix langues. La traduction en anglais a paru en 2022 et a obtenu de magnifiques critiques dans le *New York Times*, *Publishers Weekly*, *Library Journal*, *The Irish Times*, NPR, etc. Quand j'essaie de me l'expliquer, je pense à Ang Lee. Lorsqu'on l'interrogeait sur son chef-d'œuvre, il répondait : « On a tous un *Brokeback Mountain* en tête. » Aujourd'hui je dirais la même chose de *Ghost Town*. Nous venons tous d'un lieu que nous voudrions fuir ou oublier. Que ce soit un trou paumé, une île minuscule, une petite ville, un milieu conservateur, une famille étouffante ou une ville suffocante. Nous voulons tous fuir et trouver l'endroit qui nous permettra de nous émanciper. Et ce roman parle principalement du retour chez soi après l'échec de cette tentative. La ville des fantômes de ce livre pourrait être n'importe où dans le monde, un village quelque part en France ou en Italie. L'année dernière, à New York, un lecteur m'a dit que ma *ghost town* était exactement sa ville natale du Mississippi. Dans l'univers de la fiction, nous sommes d'une certaine manière connectés. Et c'était la meilleure connexion que j'aie jamais établie en tant qu'auteur.

♦ EXTRAIT ♦

La porte de la maison était grand ouverte, des lampes étaient allumées sur l'autel funéraire et un petit magnétophone posé derrière le brûle-parfum diffusait à faible volume la psalmodie bouddhique *Namo Amitabha*. Il était assis, seul dans la pièce, à plier des fleurs de lotus et à manger des nouilles instantanées. Ses sœurs lui avaient signifié de bien faire attention que n'entrent ni chat ni chien dans la maison, beaucoup vivaient encore en liberté dans la campagne et la croyance voulait qu'ils soient tenus à distance des lieux funéraires. Il restait donc aux aguets et surveillait l'entrée pour être sûr qu'aucun d'eux ne se faufilait dans l'obscurité. Ainsi il put constater que leur rue avait été élargie, égalisée et bitumée, elle brillait légèrement d'un éclat neuf sous les lumières provenant de la salle des funérailles.

La première à se réveiller le lendemain fut sa mère. Elle vit que son benjamin était présent, se contenta de lui demander : « Et ton frère ? Il est encore sur le Continent ? Quand le père de famille meurt, ses fils doivent venir porter la tablette ancestrale. Ta présence ici ne sert à rien - *bô-lōo-ing*. Tu ne peux pas être considéré comme un fils. »

Il se passa beaucoup de choses ce jour-là. Leur mère le mit à la porte, elle repoussa entièrement les dernières volontés de leur père, la cérémonie serait fastueuse, il n'y aurait pas de crémation, elle n'accepterait qu'une inhumation. Comme elle voulait qu'il s'en aille, elle le traita de *liáu-bué-à-kiänn*, de *phuà-ke-kiänn*, de *thó-tsè-kiänn*, de sale engeance, de parasite sans vergogne et de fils indigne bouffeur d'héritage.

Vous vivez en Allemagne depuis plusieurs années. Quel est votre rapport à votre pays d'origine ?

Dans mon esprit, « chez moi » est un terme au pluriel. Yongjing où je suis né, Taipei où j'ai étudié, et Berlin où je vis désormais sont tous des « chez moi ». Taïwan est ma première maison. C'est là que se trouve ma famille. Là que je publie mes livres. Là où ma quête personnelle d'identité a commencé. Je suis toujours heureux d'y rentrer. Mais, pour être tout à fait honnête, la distance aide. J'ai entièrement écrit *Ghost Town* à Berlin. L'éloignement physique entre Taïwan

et moi a créé un éloignement psychologique confortable. Je pense sincèrement que je n'aurais pas pu terminer ce roman en vivant à Taïwan. La distance apaise les tensions et me libère.

Taïwan est une île. En tant qu'insulaire, j'ai toujours voulu prendre la mer et voir le monde. Qu'y a-t-il là-bas, au-delà des eaux ? À quoi ressemblent les autres côtes ? Pour devenir un explorateur, il me fallait voir jusqu'où je pouvais naviguer. Je dirais simplement que c'est un sentiment merveilleux de savoir que mon île m'accueillera toujours, aussi loin que je sois allé.



◆◆◆
Grand Prix de littérature taiwanaise.
◆◆◆



© BÉNÉDICTE ROSCOT

 ◆ RÉSUMÉ ◆

Juillet 2022, Camille Cambon, médecin légiste vaillante et brillante, reçoit un mail énigmatique. Il y est question de Francisco de Goya et de son crâne, volé après son inhumation et dont on a depuis perdu la trace. Un peintre pour lequel, avant de devenir des scientifiques de renommée internationale, ses parents et son parrain, obsédés par l'origine de son génie, se sont passionnés dans leur jeunesse. Avidé de côtoyer les grands de ce monde, Goya a d'abord peint toutes sortes de cartons bucoliques destinés à orner les palais de la famille royale. Mais un jour d'été 1792, une maladie neurologique le

terrasse. Dans la foulée, sa peinture se métamorphose. Il épouse les idéaux des Lumières, la cause de la Révolution française et se fait le témoin des horreurs de son temps, des guerres, et du retour de l'Inquisition en Espagne.

Camille part pour Bordeaux, la ville où Goya est mort après avoir été contraint à l'exil, et où ses parents ont fait leurs études de médecine. Elle y a rendez-vous avec Jeanne, celle qui lui a écrit ce mail. Elle découvre alors que, soixante ans plus tôt, son père, sa mère et son parrain ont été les acteurs d'un drame autour duquel s'est noué un pacte de silence. À son tour, elle s'engage sur la piste du crâne de Goya.

LES ALCHIMIES

**SARAH
CHICHE**

BIOGRAPHIE

Née en 1976, **Sarah Chiche** a notamment publié au Seuil *Les Enténébrés*, prix de la Closerie des Lilas 2019, et *Saturne*, finaliste des grands prix de la rentrée 2020 et traduit en cinq langues. *Les Alchimies* est son cinquième roman.

♦ EXTRAIT ♦

Je m'appelle Camille Cambon. J'ai quarante-huit ans. Je ne sais pas pourquoi j'en suis venue un soir, affalée sur la couette jaune de mon lit, à cliquer sur ce mail perdu au milieu de tant d'autres. Tout comme je ne sais plus s'il faut être fou pour devenir médecin ou si c'est bien l'exercice de la médecine qui finit par détruire notre raison. Toute cette histoire restera énigmatique à qui n'accepte pas de s'armer de sa propre part de ténèbres pour aller à la rencontre de ce qui peut arriver aux êtres humains. Il est difficile d'admettre qu'on puisse vivre, pendant tant d'années, auprès de gens que l'on pensait connaître, sans se rendre compte de rien. Il m'est encore plus difficile d'admettre que le démon de la connaissance peut nous dévorer jusqu'à la folie. Avant, je croyais que chacun d'entre nous vivait dans un monde où la science fournissait des solutions bien meilleures que les dieux et nous permettait d'accéder à la nature réelle des êtres et de toute chose. Maintenant, je sais que non. D'un corps qui perd la tête dans un baiser reçu pour la première fois, de la mitraille des canons bourrés de clous et de chaînes, comme du mouvement de la brosse d'un pinceau sur la toile, il en va de même : nul ne sait ce qu'ils vont accomplir. Amour, guerre ou peinture vivent leur vie propre. Ils font de nous ces joueurs qui pensent jouer, puis soudain s'aperçoivent, interdits, ahuris, médusés, que c'est d'eux que l'on s'est joué.

Ce n'était pas pire que n'importe quelle guerre ; c'était juste la nôtre. Et comme toutes les guerres, elle avait ses désastres, ses princes inflexibles, ses combattants

aussi mal préparés qu'intrépides, ses sentinelles non-chalantes, ses idéalistes sacrifiés, ses déserteurs et ses traîtres, et elle était humaine, et donc misérable. Mais deux siècles avant que tout cela n'arrive, le peintre Francisco de Goya l'avait vu. Il avait tout vu. Il savait ce que nous deviendrions, gravant à l'eau-forte ou propageant à la gouache le grand éventail des grains et des nuances de notre vie actuelle, nos vices, nos abîmes, nos embûches vulgaires, nos rêves extravagants, le dédale de nos sentiments feints, nos postures grotesques sur nos tréteaux de foire, nos faux devins, nos bardes de l'irrationalisme fervent, nos pitres ventriloqués par des ogres, nos moines, nos juges, nos censeurs à la petite semaine et notre goût pour la stupidité qui s'exhibe, boursoufflée d'elle-même. Nous sommes les personnages d'un tableau où courent les demi-tons de nos actions, les traces de nos repentirs, les lumières et les ombres de nos pensées et dans lequel, suspendus entre nos médiocrités et nos grandeurs, nos presque oui et nos presque non, nous marchons, dormons, rions, rêvons, pleurons. Et qui sait à quelle étreinte, à quelle bataille, à quelle vision nous irons, demain, nous enchevêtrer pour devenir matière à penser, matière à peindre ? Personne. Mais nous continuerons la quête, pour retrouver les palais disparus de l'enfance, inventer d'autres beautés, tisser la nuit au jour, nos rêves à nos actions les plus lucides, revenir avec une tendresse implacable sur ce qui dans nos vies n'a pas eu lieu, attacher nos pas à ceux des autres humains, ceux qui sont venus, ceux qui viendront.

MOT DE L'AUTRICE

Goya. Voilà nos vices, nos abîmes, nos rêves extravagants, nos faux devins, nos pitres et nos censeurs si bien mis en images que le peintre est contraint de fuir l'Espagne. Il s'établit à Bordeaux. Il y vit, il y est heureux, il y meurt. Mais quand on exhume son corps pour le rapatrier dans son pays d'origine, c'est la stupeur : son crâne a disparu.

C'est le début d'un roman d'aventures où je vous entraîne du Bordeaux des années 1960 à la création d'une société secrète de médecins, du vol véridique des reliques de Goya – mais aussi de celles de Descartes, Beethoven ou Einstein – à l'amitié amoureuse de jeunes gens surdoués et ambitieux. C'est aussi une quête, celle de Camille qui aura à affronter le passé trouble de ses parents et de son parrain.

Les Alchimies rompt avec les formes d'écriture que j'ai pu explorer jusqu'à présent. C'est une histoire qui subvertit les codes du thriller et du roman picaresque. Une déclaration d'amour aux pouvoirs de l'art et aux lumières de l'intelligence. Une histoire d'alchimie, bien sûr. Alchimie des affinités électives, et des grandes amitiés qui ressemblent à l'amour. Alchimie du Grand Œuvre auquel ce quatuor va se dévouer : la quête de l'origine du génie et de la connaissance absolue. Alchimie à l'œuvre dans la vie de Goya, peintre visionnaire des désastres et des beautés de notre monde contemporain.

Si l'histoire commence aujourd'hui, en pleine crise de l'hôpital public, le portrait que je fais de Camille et de ses collègues est dominé par l'exigence de l'humour. J'ai pris beaucoup de plaisir à imaginer

la vie de cette femme médecin brillante, mère célibataire désarçonnée par l'adolescence de sa fille, et à inventer l'histoire de ses parents, de son parrain, et de leur amie Jeanne. Ils sont cruels et tendres, un peu trop sûrs d'eux mais, je crois, très attachants.

L'imagination n'exclut pas la rigueur. Pour décrire minutieusement et, je l'espère, avec une certaine drôlerie la vie de ces personnages, j'ai passé du temps dans deux services de médecine légale. Puis je me suis rendue dans un service de neuropathologie à la pointe des recherches contemporaines sur le cerveau. Ne voulant pas m'arrêter en si bon chemin, j'ai pris contact, sur internet, avec d'étranges individus, qui m'ont communiqué le plan d'une entrée secrète des catacombes. Je ne vous dirai pas où. Sachez simplement que pour mieux imaginer ce qu'ont pu vivre mes personnages, j'y suis descendue à mon tour ●



♦♦♦
Après *Les Enténébrés* et *Saturne*, livres à la veine autobiographique qui l'ont révélée à un large public, Sarah Chiche signe avec *Les Alchimies* une fiction captivante et addictive sur l'histoire de la médecine, l'origine du génie, les pouvoirs obscurs et merveilleux de l'art.
♦♦♦

978-2-02-150032-5

240 PAGES

140 × 205

20 €

18 AOÛT 2023



BIOGRAPHIE

Chloé Delaume est née en 1973. Elle pratique l'écriture sous de multiples formes et supports depuis plus de deux décennies. Beaucoup de textes courts, près d'une trentaine de livres comme autant d'expériences. Romans, fragments poétiques, théâtre, autofictions. Son dernier ouvrage, *Le Cœur synthétique*, paru au Seuil, est lauréat du Médicis 2020.

♦ **RÉSUMÉ** ♦

Clotilde Mélisse, la narratrice, née en 1973, s'apprête à fêter ses cinquante ans. C'est un cap, pour la vie, et pour cette quête de l'amour qui l'obsède mais lui fait peur tout autant. Sa relation avec Guillaume, surtout épistolaire mais pas seulement, est pour elle un besoin, un attrait, une remise en question, et une crainte, celle de se tromper, celle d'être une fois encore déçue. Qui ne risque rien n'a rien, certes. Pourtant, les coups du sort, les trahisons, les drames et tragédies ont été assez nombreux pour qu'elle veuille y réfléchir à deux fois. Il faut dire que Guillaume forme un couple gay avec le beau Juan, tout en ayant connu d'autres femmes par le passé. De quoi y perdre son latin, et la boule.

Pour faire le point sur elle-même, et réfléchir en profondeur, Clotilde décide, selon une intuition qu'elle n'explique pas, de se rendre à Heidelberg, via Cologne, un voyage de plusieurs longues heures à travers un paysage dévasté de fin du monde. Au fil des tronçons et des arrêts en gare, elle fait remonter dans sa mémoire les souvenirs les plus saillants de son existence. Il y a l'enfance, la fascination pour la poésie, pour Rimbaud, pour la figure mythique d'Ophélie, et le Lagarde et Michard de la mère vécu comme une bible. Jusqu'à l'« accident du 30 juin ». Le féminicide. Son père tue sa mère devant elle, et peu après met fin à ses jours. Elle est alors recueillie par une tante inculte, l'écran de télévision remplace le manuel de littérature. Puis c'est l'adolescence, le spleen des lycées, et la jeunesse perdue.

Suite page 10

PAUVRE FOLLE

© BÉNÉDICTE ROSCOT

CHLOÉ DELAUME

... suite de la page 09

Ce jeu des souvenirs n'est pas propice à la rassurer sur la nature humaine et sur les relations de couple. D'étape en étape, sa confiance s'amenuise, sa conscience s'aiguise. Un amour, fusionnel, prometteur, inconfortable, vaut-il d'être vécu, ou sacrifié ? Entre bonheur indécis et réflexe salvateur, son cœur balance. Aimer à la folie, c'est, à la lettre, perdre la tête. Le train arrive bientôt à son terminus...

♦♦♦

« les madeleines dans les HLM sont très souvent industrielles. »

♦♦♦

MOT DE L'ÉDITEUR

Après *Le Cœur synthétique*, magnifique succès de librairie couronné du prix Médicis en 2020, Chloé Delaume revient avec un livre encore plus beau, plus puissant, où elle met toute sa vie sur la table. Ce roman d'amour nous dit combien l'amour n'est que rarement une romance. Et que le fantasme ne vaut pas toujours son pesant de réalité.

On s'embarque pour un voyage passionnant, celui d'une vie de femme qui vaut pour questionnement féministe (Chloé Delaume sait de quoi elle parle), et celui d'une langue poussée à son niveau d'incandescence dans une maîtrise qui porte un nom : la littérature.

Car nous ne sommes pas ici dans l'actualité éditoriale, fût-ce celle d'une « rentrée », mais dans la poursuite d'une œuvre majeure, qui atteint son sommet. Cette *pauvre folle* parle d'aujourd'hui et de toujours. On n'est pas près de l'oublier.

♦♦♦

Chloé Delaume au sommet de son art. Au gré d'un voyage en train, elle fait remonter les rêves et les traumatismes de Clotilde Mélisse, qui n'est pas sans ressemblance avec elle.

♦♦♦

♦ EXTRAIT ♦

Ce qui caractérisait Clotilde au sortir de l'enfance, outre son carré brun qu'elle ne quitterait plus jamais, c'était d'avoir été marquée par deux chocs, l'un esthétique, l'autre traumatique. Aussi personne ne s'étonnera que, durant son adolescence, ses activités favorites aient consisté à noircir des cahiers Clairefontaine à spirale de vers et d'aphorismes consacrés au suicide, et à se crêper les cheveux en écoutant The Cure.

Elle s'appelait alors Valérie, portait des Dr. Martens et habitait chez sa tante maternelle, dans une ville de banlieue parisienne, une ville grise et moyenne, qui se voulait fleurie à grand renfort de géraniums d'un rouge si orangé, si velouté, qu'on aurait dit du sang où se diluait du Tang. Clotilde depuis déteste les géraniums. Il y en avait partout, jusqu'aux fenêtres d'en face. De ses onze à dix-huit ans, en ouvrant ses volets, elle ne voyait que ça, des éponges gorgées de sang, une vue impressionniste ; puis une fois dans la rue lui venait la sensation de lentement se dissoudre au contact du vent, comme dans de l'eau du sucre.

Sa tante était de sept ans la cadette de sa mère, elle avait un mari et une enfant unique. Clotilde et cette dernière avaient six ans d'écart, autant dire qu'elles resteraient toujours deux étrangères, Clotilde perçue comme une intruse, une dévoreuse de territoire. Sa tante était heureuse avant que son beau-frère qu'elle connaissait à peine ne dessoude sa sœur, à qui elle ne

parlait plus depuis une éternité. Elle prit sous sa tutelle la petite orpheline afin de lui éviter d'être placée en foyer, mais était incapable de communiquer avec sans avoir devant elle le portrait craché de celle qu'elle avait volontairement écartée de sa vie. Regarder Clotilde dans les yeux, c'était essuyer un mollard.

Ça allait au-delà de la fâcherie. La tante avait dû se préserver. La mère de Clotilde la méprisait, elle était son inverse, son exacte antithèse. Aux livres, la tante préférait les feuilletons ; aux fêtes remplies d'amis, de cigarettes et de bouteilles vides, la concoction d'un gigot de sept heures après avoir fait le ménage, les plinthes passées au coton-tige : l'oncle aimait que ça sente la javel et le plat mitonné en rentrant du travail. À de multiples reprises, Clotilde avait été témoin de phrases comme *Je ne vois pas comment ma sœur pourrait me manquer*, à sa soirée de mariage ils ont joué « *La Chenille* », ou comme *Elle a bac - 5 et elle adore Sardou, dès qu'elle ouvre la bouche on se croirait en enfer*.

La cohabitation était donc difficile. D'autant plus que Clotilde devait appeler sa tante *maman*, son oncle *papa*, et faire croire à ses camarades que sa cousine était sa sœur. Prononcer ces deux mots, *maman papa*, la rendait folle, au point qu'elle rêvait de se noyer, de se jeter du pont qui reliait la ville grise à la ville d'à côté, de sortir les longs voiles, de finir comme un grand lys.

MOT DE L'AUTRICE

On pourrait dire que *Pauvre folle* est un roman autofictif, et pourtant je n'y dis pas Je. L'héroïne, c'est Clotilde, mais comme c'est moi en pire, le pacte de lecture n'est pas franchement opaque. Remonter à la genèse pour comprendre aujourd'hui à l'aune des souvenirs. Motifs biographiques, événements, faits réels, retour sur ressentis. C'est une histoire d'amour perçue comme la plus grande, parce qu'elle mêle la fiction, la vie et l'écriture. Clotilde et son Guillaume évoluent dans un monde féérique et imaginaire, réécrivant le réel à défaut de l'habiter. L'atmosphère est de fait poétique, teintée de réalisme magique et, me semble-t-il, de pointes d'humour. Le roman se penche sur certaines failles psychiques et explore les mouvements que sait prendre le déni. J'y aborde des questions que se posent beaucoup de femmes à l'heure de la révolution féministe, autant que celles inhérentes aux chimères qui se griment en amour absolu. Cet amour absolu, j'ai voulu le disséquer, dégager ses nervures pour mieux faire apparaître les rouages de ses mécanismes et ses échos avec les blessures de l'enfance. Si *Le Cœur synthétique* était une parodie de comédie romantique, j'ai eu cette fois surtout pour références *La Modification* de

Michel Butor et *L'Écume des jours* de Boris Vian. J'ai particulièrement soigné les métaphores et les comparaisons, pour donner forme à une langue en miroir avec l'histoire. Rien d'expérimental, le geste était de restituer au mieux les battements de cœur. J'ai donc voulu le récit fluide, même s'il est construit en une succession de flash-back. Clotilde est dans un train, où elle sort de sa tête des fragments mémoriels pour les revisiter et comprendre ce qui se joue au creux de ses sentiments. Elle a fait le choix

du célibat afin d'être cohérente, se déploie dans le travail et les liens amicaux, mais a le cœur et l'âme dévorés par le retour de ce qu'elle pense avoir été son grand amour. Un amour impossible, un supplice de Tantale : l'homme en question est déjà en couple et en plus il est gay. L'état des lieux post #MeToo rend pour les hétéras les relations amoureuses et la notion de désir extrêmement compliquées ●



978-2-02-149772-4

240 PAGES

140 × 205

19,5 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



♦ **RÉSUMÉ** ♦

Les recueils de textes courts de Philippe Delerm sont ainsi miraculeusement faits qu'on y trouve des évidences qu'on voudrait avoir écrites soi-même, entrecoupées de sentiments singuliers qui n'appartiennent qu'à lui.

Découper les pages d'un livre. La fragile énigme de la rose trémière. Passer le doigt sur une vitre embuée. Lumière du soir. Voilà pour la nostalgie partagée, la fragilité de l'instant qui relie à l'enfance, toutes nos enfances mêlées.

Les silhouettes découpées d'Andersen. Le mystère du Coca. L'incipit de La Rabouilleuse de Balzac. Voilà pour les trouvailles intimes, des éclairages portés sur des intensités qu'on ne soupçonnait pas, des instants suspendus et vibrants. Quarante-trois textes courts comme quarante-trois invitations à vivre plus fort cette « vie en relief » qu'il ne cesse de nous enseigner de livre en livre.

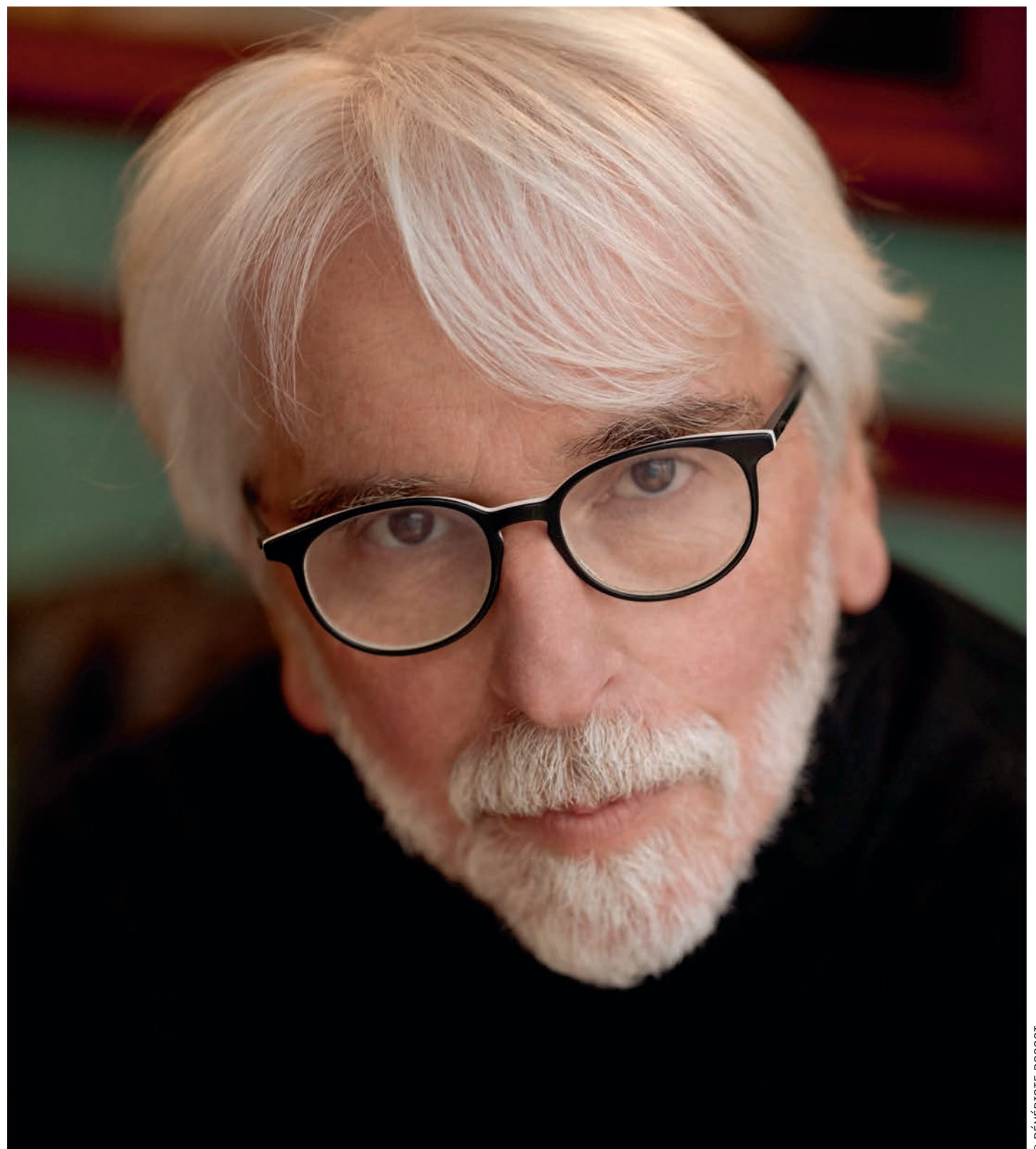
Un recueil dans la droite ligne de ses grands succès, *La Première Gorgée de bière*, *La Sieste assassinée* ou *Les Eaux troubles du mojito*.

♦♦♦

Delerm réussit le tour de force d'écrire le plus beau, le plus fort de la vie, concentré en quelques gouttes de littérature. Un écrivain devenu l'un de nos grands classiques contemporains.

♦♦♦

PHILIPPE DELERM



© BÉNÉDICTE ROSCOT

LES INSTANTS SUSPENDUS

♦ EXTRAIT ♦

Lumière du soir

La peinture du mur s'effrite. De grandes lignes brisées se desinent comme des fleuves sur une carte géographique. Des pans se soulèvent, rebiquent à leur extrémité. D'autres sont déjà tombés, révélant des mers intérieures ocre pâle. Les volets gris fermés à l'espagnolette résistent mieux, dans leur encadrement de briques roses. N'importe où ailleurs, la façade trahirait la pauvreté ou l'abandon. Mais on est dans le Midi. La lumière du soir aime ce mur. Elle prend un plaisir évident à le chauffer, le blondir, y installer d'autres frontières à la lisière d'ombre commençante. On n'a même pas envie de savoir qui habite là, de faire des pronostics sur l'âge ou les manies des occupants.

Bien sûr on devine une simplicité, une absence de moyens financiers. Le mur boit le soleil fléchissant comme s'il était éternel, livré à la stricte volupté de l'instant. En même temps, il a envie d'aller au bout de son histoire, qu'on laisse les fissures de peinture marquer le cours des jours. Elles disent les matins de gel, les pluies lancinantes et puis trop de chaleur. Il faut le lent chemin de toutes ces blessures infimes pour que le soir soit bon. On est au sud, la vie se fait dehors, après-midis de pêche, matins à la fraîche dans le potager. Le mur n'appartient qu'à lui-même. Il devient la lumière et tout le temps passé.

Les découpages
d'Andersen

Hans Christian Andersen a laissé sur la terre une trace si légère. En papier découpé. Il ne pouvait s'en empêcher, c'était presque devenu un TOC, ou une métaphore de sa solitude, de son imagination, de sa résignation. Toujours avec lui des ciseaux, du papier, et sous ses doigts naissaient des silhouettes, des maisons, des arbres, un monde où personne ne se moquait plus de lui, où il pouvait prétendre à l'amour des jeunes filles et à l'admiration de tous.

Il était si euphorique à l'aube, il partait partout en voyage, certain d'être attendu. Dès qu'un quidam lui prêtait l'oreille, il lui lisait sa dernière œuvre. Et chaque fois il ennuyait, et chaque fois c'était un creve-cœur. On le jugeait accaparant, si sûr de lui, si ridicule, et un peu pique-assiette. Alors il découpait, en tristesse, en silence, penchait sur le papier obéissant son étrange regard d'une douceur presque irréelle.

On ne le trouvait pas beau. Les portraits, les photos, les statues représentant Andersen disent tous sa singularité. Ce si long nez pointu, des cheveux frisés incoiffables, des yeux trop grands, presque des yeux d'aveugle. Car il y a des statues de ce personnage gracile. Dans Central Park, au cœur de New York, ou dans le jardin public de Chicago, on a minéralisé ce génie ailé, maladroit, qui ne trouvait d'écho qu'au secret des enfances.

C'est ainsi qu'il est resté, si différent de ce qu'il rêvait d'être, et sans doute beaucoup plus grand. Aimé de tous, lui qui savait si peu se faire aimer. Mais pour toujours léger, découpeur de silence, ami profond de ceux qu'il ne rencontrait pas. Dans un coin de Central Park, des enfants grimpent en liberté sur les genoux de pierre de Hans Christian Andersen. La vie est étrange parfois, et comme prise de remords se met à statuer les découpeurs de papier.

MOT DE L'ÉDITEUR

Chasser en lisière. Pratiquer une maraude buissonnière, un braconnage. Rester dans l'attente. Voici les conditions préalables. Et enfin il surgit : le sujet qui fera l'objet d'un prochain texte court.

Il n'a toujours été question que de ça, avec Philippe Delerm : partir à la chasse délicate du temps, le capturer, le tenir très peu serré dans la main pour ne pas le briser. « Certains diront que c'est un art modeste, on se demande bien pourquoi. » Oui, pourquoi ? Car c'est dans les plus infimes détails observés, plaisirs minuscules ou instants suspendus, que l'écrivain traque les motifs essentiels de nos existences. La fuite du temps, la fragilité du bonheur, l'ironie douce de la vie. Philippe Delerm n'invente pas les sujets de ses textes courts, il les réveille en nous. Il leur donne une dimension d'horizon infini. On ne savait pas qu'on abritait tous ces trésors en nous, Delerm les met en écran.

Ses textes sont des mécanismes d'horlogerie fine qui battent le rythme du temps et décident, parfois, de l'arrêter (Philippe Delerm en a le droit, il est écrivain, donc démiurge).

Ainsi de cet instant où le train s'arrête en pleine voie. Un message crachotant du contrôleur nous avertit de la nature de l'incident, préambule à la dilatation du moment. « C'est étrange. On se sent désemparé et en même temps comme délivré d'un ordre des choses dont on ne percevait pas la tyrannie. La substance du temps change soudain de consistance. Un retard, oui, mais sur quoi ? [...] On a conscience de son corps autrement. On n'est plus dans la vie, et ce n'est pas désagréable – on est davantage dans

l'existence, on sent que l'on regarde en ne regardant rien, on pense assez délicieusement que l'on ne pense pas. Victime d'un abandon, on en devient aussi bénéficiaire. [...] On n'a plus d'âge. On est peut-être en Bourgogne, sûrement, mais cela ne veut plus rien dire. On flotte au cœur d'une campagne insondable et plus encore au creux de soi. »

Entre humour subtil et mélancolie dissimulée, Philippe Delerm nous conduit dans les méandres de sa sensibilité qui devient la nôtre.

C'est un équilibre délicat, celui de l'évidence avec le raffinement, l'impression de facilité avec la sophistication. « Le travail a rencontré le goût de la paresse », trouve-t-on quelque part dans le recueil ; et on se dit que Philippe Delerm a caché là son secret d'écrivain ●

BIOGRAPHIE

Né en 1950, **Philippe Delerm** a tout connu de la vie d'écrivain : l'attente, le succès phénoménal avec *La Première Gorgée de bière* (1997, plus d'un million et demi d'exemplaires vendus), mais, surtout, l'assurance de créer une œuvre riche d'une soixantaine de livres, d'une fidélité absolue à ce qu'il est, ce qu'il vit. Incontournable.

Philippe Delerm

Les instants suspendus

Delerm

Seuil

978-2-02-146824-3

120 PAGES

130 × 185

14,9 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



CÉCILE
DES PRAIRIES

LA PROPAGANDISTE



© BÉNÉDICTE ROSCOT

♦♦♦

Un premier roman autobiographique de haute volée sur une famille collaborationniste, avec, en point de mire, une femme qui a tout organisé, son engagement dans la propagande nazie, puis ses silences, ses mensonges, ses arrangements avec l'Histoire.

♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Dans le Paris des Trente Glorieuses, Cécile Desprairies, alors enfant, assiste aux réunions des femmes de la famille organisées au domicile de Lucie, la mère de l'autrice, dans un immeuble haussmannien chic. On parle chiffons et on s'échange les potins du jour. L'ambiance est joyeuse. Plus agitée, aussi, quand il s'agit d'évoquer, à mots voilés, le passé de sa mère, ce grand amour qu'elle aurait connu, pendant la Seconde Guerre mondiale, avant de se remarier. Qui est Lucie ? Qu'a-t-elle fait précisément, *avant* ? De fil en aiguille, perçant les mensonges et les non-dits de cette mère énigmatique, Cécile Desprairies, devenue historienne, met à nu la part d'ombre de Lucie et de toute une partie de sa famille. Les masques tombent, et l'histoire de cette femme, collaboratrice zélée, en France, sous l'Occupation, se révèle en plein, à l'image d'un passé collectif dont on n'a, aujourd'hui encore, pas fini de faire l'inventaire. Un regard sans concession sur la France de la collaboration et son empreinte sur notre mémoire collective.

BIOGRAPHIE

Née à Paris en 1957, **Cécile Desprairies** est germaniste et historienne de l'Occupation en France. Elle a publié de nombreux ouvrages sur les images de propagande, les lieux et les lois de cette période, notamment *Paris dans la Collaboration* (Seuil, 2009). *La Propagandiste* est son premier roman.

INTERVIEW

Vous avez écrit de nombreux ouvrages historiques portant sur la période 1939-1945 et l'Occupation (dont *Voyage à travers la France occupée, 1940-1945*, publié aux PUF au printemps 2023). Ce livre-ci est différent, puisqu'il s'agit d'un premier roman très personnel. Pourquoi ce choix ?

Jusqu'à-là, en tant qu'historienne de l'Occupation et de la collaboration en France, j'avais essentiellement travaillé sur les lieux, les lois, et sur les images de propagande – autant de sujets d'étude qui évitaient en effet les questions personnelles, en particulier celles concernant mon entourage familial et leurs proches. C'est un fait : j'ai grandi dans une famille « collabo ». Tous l'étaient plus ou moins. Ils parlaient entre eux en langage codé. J'essayais de comprendre. Ainsi, j'ai fait très tôt de la sémiotique appliquée sans le savoir !

J'ai constaté par ailleurs que le débat historique était en quelque sorte bloqué. D'un côté, des récits de résistance – rappelez-les, selon les estimations, les résistants représentaient environ 100 000 personnes (jusqu'à 300 000 en comptant les trois dernières semaines précédant la Libération) sur une France de 40 millions d'habitants. Donc, moins de 0,1 % de la population. De l'autre, les monographies sur le premier cercle des « collabos » abondent, mais rappelons aussi que, toujours selon les estimations, 100 000 personnes en France étaient directement impliquées. Soit le même nombre que celui des résistants (0,1 % de la population). Mais entre les deux, qu'y a-t-il eu ? Qu'ont fait le « deuxième cercle », le « troisième cercle » ? Et la « zone grise » ? Tous ceux-là n'étaient pas en première ligne mais ont plus ou moins participé

au nouveau régime en place. Certains ont même connu leur heure de gloire. On trouve peu de témoignages à ce sujet ou bien des récits elliptiques. Et toute une génération est maintenant passée, emportant ses secrets. On dit que l'Histoire est toujours écrite par les vainqueurs. J'ai souhaité présenter ces « autres ». Que pensent-ils ? Comment vivent-ils ? De quelle façon s'accommodent-ils d'un présent qui ne leur est plus favorable ? De quelle manière voient-ils leur avenir ? Que transmettent-ils ? Mon roman est en quelque sorte une mise en application du célèbre mot de Chamfort, ce grand moraliste du XVIII^e siècle : « On ne peut pas être et avoir été. »

Diriez-vous qu'il y a eu une occultation de cette période dans la sphère sociale et familiale en France ?

Bien entendu. Mais certains pans restent obscurs, malgré toutes mes années de recherches. Pourquoi les enfants de la République ont-ils trahi les valeurs qui les avaient pourtant portés jusque-là ? Qu'est-ce qui fait que l'on bascule d'un côté ou de l'autre ? Ce point reste aveugle. J'ai beau avoir interrogé les derniers témoins, cherché et découvert dans les archives publiques – françaises, allemandes et américaines – ce que je n'avais pas trouvé dans les archives privées, la réalité me semble parfois dépasser la fiction. J'ai ainsi mis plusieurs années à trouver une tonalité juste pour ce roman, neutre, sans emphase ni ellipse. J'ai particulièrement éprouvé cette difficulté en décrivant l'extraordinaire mauvaise foi dont pouvaient parfois faire preuve les protagonistes de mon livre : la figure de la mère en particulier, mais d'une manière générale la parentèle et les « amis de la famille ». Je raconte un monde homogène, bâti sur une omerta.

Selon vous, pourquoi éprouve-t-on aujourd'hui le besoin d'écrire un livre comme celui-ci ? La France se serait-elle reconstruite sur un mensonge ?

L'Allemagne me semble avoir fait un grand travail sur son histoire. Ce n'est pas le cas en France. Souvenons-nous des phrases de De Gaulle dans ses discours : « La France a besoin pour se rebâtir du concours de *tous* ses enfants » (Évreux, 8 octobre 1944) ou « Les juifs, un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur » (27 novembre 1967). Toute une génération – celle des Trente Glorieuses – a pu, dans un certain sens, se sentir appuyée, d'autant qu'elle était passée entre les mailles à la Libération. Faut-il l'ajouter, un fond antisémite ne cesse de resurgir dans la société française et l'on se demande d'où il vient. Dans le secret des familles, on sait et on se tait. L'Occupation, la collaboration, c'était il y a quatre-vingts ans. Un temps pas si lointain et pourtant si proche. Faute d'être vraiment *dit*, ce passé nous condamne à vivre avec lui, d'une manière ou d'une autre. Je crois que ce roman a aussi une dimension sociétale, actuelle ●

♦ EXTRAIT ♦

Quand j'étais enfant, ma mère évoquait « les années quarante » à mi-voix, pour elle-même. Au volant de sa 2 CV grise à toit bâché, roulant invariablement à trente kilomètres à l'heure. Oublieuse du clignotant qui continuait de cliqueter, elle murmurait. Tout cela au risque de quelque accident. « Je n'ai pas vu le gars » était sa seule excuse.

Nous étions à Paris, au milieu des années 1960, je devais avoir six ou sept ans et j'avais l'impression que, dans l'habitacle, ma mère redevenait elle-même, monologuant, hochant la tête avec force soupirs, sa main baguée se levant et retombant, impuissante, sur le volant. Je la sentais obsédée par quelque chose que je n'arrivais pas à comprendre, résignée, ressassant des souvenirs. Il me semblait que le seul courage qui lui restait était celui de continuer à vivre.

À l'arrêt, puisant à tâtons dans le vide-poches devant elle où traînaient caramels enrobés à demi fondus, rouge à lèvres usé, peigne en fausse écaille, foulard, épingles à cheveux et disque de stationnement, elle vérifiait chaque fois dans la glace du pare-soleil si son visage ne la trahissait pas et arrangeait son chignon. Elle semblait alors à peu près en paix.

Enfant, debout à l'arrière, la rappelant parfois à ses devoirs (« Ton clignotant ! », « Passe la seconde ! », « Attention ! »), je l'entendais murmurer avec conviction : « Ah, les salauds ! » En réponse à mes questions, ce vocable désignait, de manière indifférenciée, tous ceux qui avaient « condamné Pétain », « Laval » ou qui avaient « assassiné Henriot », dont elle prononçait les noms en avalant les syllabes. Je pensais que ces hommes étaient morts de façon tragique ou qu'ils avaient été victimes d'une erreur judiciaire. Il devait s'agir de grands-oncles, dont nous aurions été plus ou moins proches – ma famille comptait de nombreux grands-oncles.

Dans cet habitacle bruyant, qu'elle comparait à une cage de Faraday censée nous protéger de la foudre, ma mère, guère accessible aux échanges, perdue qu'elle était dans ses souvenirs, répondait à côté. Il était souvent question du bois de Boulogne, endroit où elle aimait m'emmener, situé non loin du quartier où nous habitions. Elle me parlait de « La Grande Cascade », où l'on irait (je n'avais rien demandé) : « Je t'emmènerai dîner au restaurant. » Au restaurant ? Oui, on s'y rendrait toutes les deux. Pourtant, quelque temps plus tard, quand je le lui rappelais, elle soutenait que je métais trompée. « Je ne peux pas t'avoir dit cela. C'est un endroit où l'on n'emmène pas les enfants. »

Cécile Desprairies
La propagandiste



978-2-02-152372-0

224 PAGES

140 × 205

19 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



BIOGRAPHIE

Arpenteur infatigable de la planète et esprit cosmopolite, **Patrick Deville** est né en 1957. Il a publié une quinzaine de romans, traduits dans de nombreuses langues. En 2012, il est récompensé par le prix Femina pour sa formidable évocation d'Alexandre Yersin, *Peste & Choléra*.

♦ RÉSUMÉ ♦

L'Inde, c'est au XIX^e siècle le grand territoire colonial anglais, avant de devenir un pays en ébullition, avide d'indépendance. Celle-ci arrive en 1947, bientôt suivie de la partition qui donne naissance au Pakistan et bien plus tard au Bangladesh. Parmi ceux qui participent à la longue lutte anti-impériale, on trouve bien sûr Gandhi et sa voie pacifique, premier fil rouge de ce roman. Mais aussi, figure fascinante quoique moins connue, Pandurang Khankhoje, révolutionnaire baroudeur et agronome de génie, qui fuit son Maharashtra natal en 1906 vers l'âge de vingt ans, d'abord pour le Japon, puis la Californie, New York, avant de gagner la Turquie et la Perse au début de la Première Guerre mondiale. Toutes les aides sont bonnes pour s'affranchir du joug britannique. Il se rend à Berlin, puis à Moscou où il rencontre Lénine, avant de s'exiler au Mexique auprès de Tina Modotti, Frida Kahlo et Diego Rivera. Il a plus de soixante ans quand il revient dans son pays libéré. Patrick Deville nous entraîne dans les vies presque opposées de Gandhi et Pandurang. On suit ce dernier dans ses pérégrinations et ses calculs stratégiques, et c'est toute l'histoire de l'Inde moderne qu'on parcourt dans son sillage, notamment les soubresauts de l'indépendance et ses fractures, avec de colossaux déplacements de populations et les massacres qui les accompagnèrent. Il est le motif central dans le tapis, celui d'une vaste fresque peinte tambour battant, sur un rythme haletant que viennent varier ou contraster les rêveries et interrogations du narrateur au gré d'une longue descente du nord au sud du sous-continent et de ses rencontres avec des historiens, des géographes et des écrivains de l'Inde contemporaine, mais aussi avec l'indémorable princesse de Travancore et son trésor de mémoire.



INTERVIEW

Comme dans *Peste & Choléra*, on trouve dans *Samsara* un personnage fil rouge, pionnier indépendantiste comme Yersin était pionnier scientifique : Pandurang Khankhoje. Il fait le tour du monde des causes émancipatrices contre le joug colonial qui pèse sur son Inde d'origine, on le retrouve au Japon, puis en Californie et à New York, en Perse, au Mexique...

À la différence d'Alexandre Yersin, qui a rejeté tout engagement politique, Pandurang Khankhoje agit dans l'Histoire, devient combattant révolutionnaire. Ils ont pourtant en commun la recherche scientifique, l'idéal du progrès, tous deux font des découvertes importantes en agronomie. Ils ont encore en commun d'avoir mené des vies romanesques, d'avoir parcouru le monde, et ils sont contemporains. Chacun de ces livres commence en 1860 : en Inde c'est la fin de la Révolte des cipayes, et la fondation du Raj britannique à Calcutta.

Pandurang Khankhoje s'enfuit de l'Inde en 1906, à vingt ans, il reçoit une formation militaire clandestine au Japon puis en Californie, milite au sein du parti indépendantiste Ghadar tout en suivant des études d'agronomie, embarque en 1914 sous une fausse identité à New York pour l'Europe, combat en Perse auprès des Turcs et des Allemands.

Réfugié à Berlin après la défaite, il ira rencontrer Lénine à Moscou, gagnera le Mexique où il participera à la révolution agraire, côtoiera la petite bande de Diego Rivera et de Frida Kahlo.

© BÉNÉDICTE ROSCOT

Suite page 16

SAMSARA

PATRICK DEVILLE

...
Samsara, vaste fresque peinte tambour battant, sur un rythme haletant, de l'Inde coloniale puis indépendante, à travers les figures fil rouge de Gandhi le pacifiste et plus encore de Pandurang Khankhoje le révolutionnaire cosmopolite.
 ...

♦ EXTRAIT ♦

Un chemin menait à une porte en bois sculpté ouvrant sur l'esplanade encombrée de marchands de fleurs et d'objets pieux, au bout de laquelle s'élevait le temple Shree Padmanabhaswamy dont Loti décrivait l'extérieur, mais dont l'accès, réservé aux fidèles, lui avait été refusé.

Des centaines de statues s'étagaient jusqu'au sommet de la haute pyramide tronquée de pierre jaune, dorée par la lumière, aux coins supérieurs en cornes un peu recourbées, un grouillement de dieux lancés dans l'escalade, un empilement d'acrobates vibrant dans le plein soleil. Des graines apportées par le vent ou les fientes d'oiseaux s'étaient déposées dans les anfractuosités, que les pluies de la mousson avaient fait germer au pli d'un coude, ou dans la tiare d'une déesse, et des arbustes mimaient le passage du minéral au végétal telle l'apparition de la vie sur terre. Parfois une statue s'animait, et c'était un singe de même teinte que la roche qui grimpaient et sautait de l'une à l'autre, un singe réel ou bien Hanuman le dieu singe.

Dix ans plus tôt, après qu'avaient été levés les obstacles et tabous religieux et juridiques, on avait entrepris les premières fouilles, ouvert des salles souterraines, des passages secrets, dressé un premier inventaire de plusieurs centaines de tonnes d'or, de multiples sacs de diamants, émeraudes, saphirs, rubis et grenats, des couronnes et des trônes sertis de ces bijoux, des objets d'art et des monnaies de tous les empires depuis l'Antiquité, des pièces d'or et d'argent et de cuivre mésopotamiennes et romaines jusqu'aux napoléoniennes.

Ni les autorités religieuses ni les civiles n'avaient osé forcer une porte en bronze que protégeait le dessin d'un cobra. Pendant des années, le sort de ce trésor accumulé depuis des siècles avait alimenté des péripéties. La Cour suprême de l'Inde, estimant que rien de cette immense fortune n'avait été indûment assemblé, ni spolié, avait décidé d'en restituer la garde à la famille des maharajahs de Travancore.

Une femme volubile au visage cuivré où perlait la sueur me disait ces histoires et les royaumes de l'Inde dravidiennes dont je rêvais enfant, royaumes que jamais les empires descendus depuis le nord n'avaient pu soumettre, ni le marathe ni le moghol, qui avaient commercé d'égal à égal avec les Perses et les Chinois puis les marchands arabes et portugais, exporté le poivre et les autres épices, les pierres précieuses et l'ivoire et les tissus de cotonnade, accumulé ces gains immenses et les avaient confiés à la protection des dieux multicolores et de leurs vaillants combattants: le Travancore fut le premier royaume indien à avoir gagné une bataille navale contre une puissance occidentale, affirmait-elle avec fierté, la néerlandaise en l'occurrence.

[...]

Devant la princesse, je n'avais pas mentionné le nom de Khankhoje, qui davantage que Loti m'amenait en Inde. Mais sans doute, comme la plupart des Indiens que j'interrogeais depuis deux ans, à la différence de celui de Gandhi n'avait-elle jamais entendu prononcer ce nom de Khankhoje. La victoire des indépendantistes, en 1947, avait eu pour conséquence la disparition du royaume de Travancore, lequel avait intégré l'Union indienne, et se trouvait à présent confiné entre l'État du Kerala et celui du Tamil Nadu.

J'imaginai en parallèle la vie de ces deux-là, Mohandas Gandhi et Pandurang Khankhoje, le héraut de la non-violence et le combattant révolutionnaire.

... suite de la page 15

L'allié objectif de l'indépendantisme indien, c'est, par effet géostratégique, l'Allemagne, ennemi de l'Angleterre - ce qui ne va pas sans créer des ambiguïtés et peut-être des équivoques.

« L'ennemi de mon ennemi est mon ami. » C'est cet engrenage qui amène pendant les deux guerres mondiales des mouvements anticolonialistes indiens à choisir le camp de l'Allemagne. Après l'indépendance, on donnera à l'aéroport de Calcutta le nom de Chandra Bose, soutien du parti nazi allemand, qu'il porte encore aujourd'hui...

Aux côtés de Khankhoje, on trouve une deuxième figure récurrente et mythique, Gandhi. Ce sont deux options opposées de la route vers l'indépendance...

C'est le véritable fil conducteur du livre, les vies parallèles de ces deux-là, le héraut de la non-violence mondialement célèbre et le combattant oublié de la Première Guerre au Moyen-Orient. Gandhi s'opposait à l'Angleterre mais refusait de soutenir les Allemands. Le non-violent mourra sous les balles et le soldat dans son lit. Je voulais replacer leur vie au milieu de celle de leurs contemporains, surtout Nehru et Tagore, le Prix Nobel de littérature.

Quelle est la portée contemporaine ou actuelle de cette histoire de l'Inde, avec ses colossaux mouvements et déplacements de population en 1947-1948, et ses massacres à la clé ?

Samsara dès le premier chapitre évoque l'invasion de l'Ukraine par la Russie en février 2022. De fait, nous vivons comme au début de la Première Guerre mondiale l'échec de la croyance à la paix par la mondialisation. C'est partout aujourd'hui le retour des nationalismes. En Inde, Narendra Modi, dont l'exercice du pouvoir n'a rien à envier à celui de Vladimir Poutine, et qui est en guerre

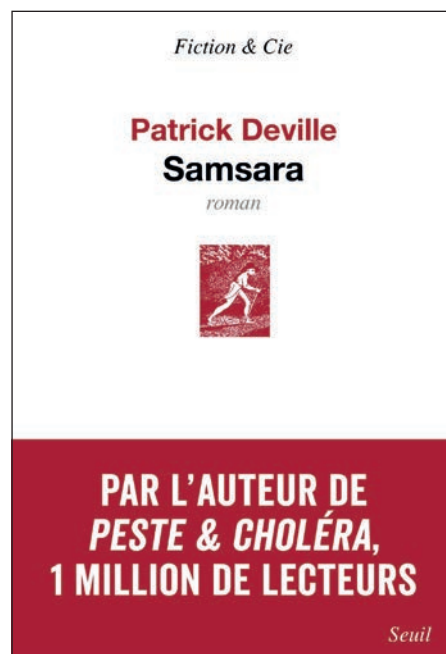
au Cachemire avec la Chine, s'abstient comme elle de condamner l'invasion russe. Pendant que j'écrivais ce livre, l'Inde est devenue le pays le plus peuplé du monde. Son rôle politique est amené à croître encore. Mais c'est aussi, depuis l'Himalaya jusqu'à l'extrême pointe du Tamil Nadu, l'éloge de la beauté de ces lieux, des paysages, des temples, des foules...

Vous avez pour habitude de préciser que vos romans sont « sans fiction ». Mais la reconstruction historique n'est-elle pas forcément habitée par la fiction ?

« Sans fiction » signifie que dans ces romans tous les faits, les dates, les vies, les citations, sont exacts et vérifiables, et que je ne décris pas de lieux que je n'aie vus. C'est un contrat déontologique avec le lecteur. Rien n'est « romancé ». Mais c'est aussi le frôlement, dans la littérature, de la vérité historique objective et de la lecture subjective qu'en fait le narrateur en première personne du singulier.

On sait que chaque livre, depuis *Pura Vida*, est autonome et se lit en tant que tel, mais fait aussi partie d'un ensemble, « Abracadabra ». Où en est-on de ce vaste et formidable programme littéraire ?

Samsara est le neuvième titre de ce projet de douze romans sans fiction sur douze lieux du monde, et cette fois c'est l'Inde. Ces livres peuvent se lire indépendamment les uns des autres et dans le désordre, cependant des événements et des personnages sont récurrents. Ainsi, je reprends et enrichis dans *Samsara* l'épisode de la querelle des jeunes pasteurs à l'époque de l'épidémie de peste en Inde décrite dans le chapitre « à Bombay » de *Peste & Choléra*. Ce sont des « romans d'aventure sans fiction ». Ils suivent une progression géographique: dans ce deuxième tour du monde, « westbound », ce livre indien se situe après le polynésien *Fenua*, et avant le prochain sur lequel je travaille dans la péninsule Arabique ●



978-2-02-144201-4

192 PAGES

140 x 205

19 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023

BIOGRAPHIE

Grand reporter, **David Le Bailly** est l'auteur de *La Captive de Mitterrand* (Stock, prix Roger-Nimier) et de *L'Autre Rimbaud* (L'Iconoclaste, et Seuil, « Points », prix SGDL Révélation).

**DAVID
LE BAILLY**

HÔTEL DE LA FOLIE

♦♦♦

Un huis clos familial vu à travers le regard d'un enfant devenu grand. David Le Bailly signe son livre le plus personnel, le roman de ses origines. Déchirant et magnifique.

♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Un enfant se souvient de sa grand-mère, Pià Nerina, et de la dernière fois qu'il l'a vue, soir fatidique où, devant ses yeux, elle s'est jetée par la fenêtre de leur grand appartement près de la place de l'Étoile. Point de départ, d'un huis clos infernal raconté par l'unique survivant, ce petit garçon devenu grand. De Naples à Paris en passant par la Riviera se dessine alors une quête pour remonter aux origines. Qui était Pià Nerina ? Par quels moyens, Napolitaine sans le sou mais jeune femme flamboyante, a-t-elle réussi, sans un diplôme, sans travail déclaré, à constituer ce patrimoine dans les beaux quartiers de Paris ? Fausses dates de naissance, fausses adresses, faux mariage : l'auteur découvre une vie aventureuse où les fuites succèdent aux mensonges. Où plane l'ombre d'un homme dont il faut coûte que coûte dissimuler l'identité. Où la folie d'une fille idolâtrée, sa violence deviennent le prix à payer pour s'être affranchie des lois et des codes. Prisonnières à tout jamais, l'une et l'autre, de l'Hôtel de la Folie.



♦ EXTRAIT ♦

La fenêtre de la cuisine, ses battants grands ouverts. Le vent glacé. Tes pantoufles sur le rebord du balcon. Tu t'es jetée et je hurle. Quelques minutes après - que s'est-il passé durant ce laps de temps? -, j'aperçois par l'entrebâillement du portail ton corps chétif étendu dans la courette. Je n'ai pas le courage de m'approcher, de regarder. Il fait nuit et s'imprime à jamais cette date : sept décembre mille neuf cent quatre-vingt-sept.

Tu m'as quitté, Pià Nerina. Tu m'as dit *débrouille-toi, tu es un homme à présent*. Tu me fais payer mon ingratitude, ma lâcheté, mes mots stupides tout à l'heure. Toi, ton mètre cinquante-sept, plaquée contre un mur, lunettes brisées, et moi, pas un geste pour te défendre. Tu m'avais dit *je vais le faire*. Je t'avais suppliée *ne le fais pas*. Tu hésitais. Te jeter sous une rame? Te balancer d'une terrasse publique? Celle du Claridge, sur les Champs-Élysées, te tentait beaucoup, je t'avais entendue le dire à maman dans le salon.

Le lendemain matin, dans le taxi pour l'école, la chanson de Suzanne Vega, *Luka* : *My name is Luka / I live on the second floor / I live upstairs from you / Yes I think you've seen me before*. L'histoire gosse, d'un appel au secours.

Avant que tu sautes, plusieurs fois je m'étais dit *ma vie je ne la souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi*. J'étais très content de ma formule. Bien sûr c'était stupide, surtout dans la bouche d'un gosse qui vivait avenue Montaigne, dans *le triangle d'or* comme le rabâchait maman. Et puis je n'avais pas de pire ennemi, ni d'ennemi tout court d'ailleurs, mais c'était comme ça que je voyais les choses. Dans la classe, avec les copains, on chantait *We Are the World*, on pleurait sur les enfants éthiopiens qui n'avaient rien à manger.

Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez!

Mais je n'arrivais pas à m'en rendre compte, de la chance que j'avais. Je ne t'en voulais pas, Pià Nerina, je voyais bien que tu n'y étais pour rien. Il aurait fallu tuer maman et je n'étais pas prêt. J'attendais, j'échafaudais des scénarios : me glisser dans sa chambre le matin, pendant qu'elle dormait, presser un oreiller contre son visage. J'avais lu quelque part - peut-être dans un Agatha Christie - que ça ne laissait pas de traces. On s'y serait mis à deux, l'empêcher de se débattre... L'affaire de cinq minutes.

*

Toi, tu as eu de la chance, tu avais Pyrrhus. Cette phrase a été de celles que j'ai le plus souvent entendues à la maison. Maman ne cessait de la

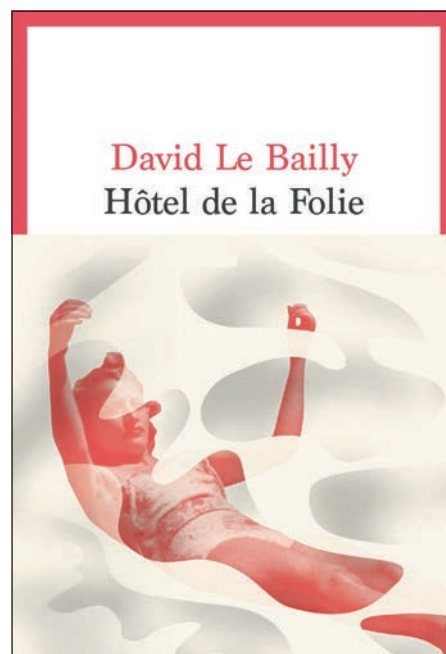
répéter et toi tu ne répondais rien. Je ne savais pas qui était ce Pyrrhus, je ne l'avais jamais vu et tu ne m'en avais jamais parlé. Mais je comprenais à la façon dont maman prononçait cette phrase, un ton à la fois admiratif et envieux, qu'il avait joué un rôle déterminant dans ta vie. Plus précisément, le sens de ces mots s'éclairait chaque année un peu plus, il n'était pas pour rien dans notre situation matérielle. Pyrrhus... Pyrrhus... Je ne me souviens pas l'avoir imaginé, son visage, son allure. Ai-je été jaloux? Je ne le crois pas. Pyrrhus était un prénom, voilà tout, celui d'un homme qui s'était montré généreux avec toi, et, ne serait-ce que pour cela, je n'avais rien à lui reprocher. Mais il ne m'intéressait pas. Nous vivions ensemble, inséparables, et ton passé, parce qu'il n'empiétait pas sur nos sentiments, ne me dérangeait pas.

À vrai dire, tu n'aimais pas en parler, de ton passé. Je te posais peu de questions mais je voyais bien... tu rechignais, tu esquivais. Je regrette de ne pas avoir insisté. Quand tu es partie, j'ai réalisé que je ne connaissais rien de toi, de ta vie. Ta famille? Inconnue. Ton enfance à Naples? Inconnue. Tes amants? Inconnus. Où avais-tu vécu? Avec qui? La guerre? L'appartement? Nous avons passé près de quatorze ans côte à côte, dans une intimité que j'ai renoncé à retrouver avec quiconque, et à ton sujet je n'avais pas le moindre petit bout d'histoire. Tu m'as laissé ainsi, sans épopée pour me nourrir, sans ces anecdotes qui font la joie des repas de famille, sans un récit, même minuscule. Mais peut-être que j'ai tort, peut-être que tu m'as tout dit - de quoi sinon avons-nous bien pu parler durant toutes ces années? -, et le choc de ton départ aurait tout effacé, réinitialisé ma mémoire.

À quoi bon se rappeler les choses mortes, tout ce qui ne reviendra pas, ta peau sombre, tachetée de soleil, ton odeur fétide le matin, ta voix rocailleuse,

ta cuisine à l'huile, tes crises d'asthme, la nuit, qui me fichaient la trouille, le goût de tes *melanzane*? À quoi bon gaspiller son temps quand il faut songer à l'avenir, construire, tenir sa place? Mais l'avenir ne me dit rien. Mon regard est tourné vers le passé, vers toi. Tu n'as pas idée de tout ce qui a disparu depuis ton départ. Le marchand de journaux, en face de notre immeuble, le pressing juste après, le bureau de poste de la rue de la Trémoille, les cinémas des Champs-Élysées, le Gaumont, le Normandie, où tu venais me chercher le dimanche, cette boutique de fourrures, Rebecca, rue Marbeuf, la pizzeria La Mamma et son vieux four en briques, le Codec au coin de la rue du Boccador... tout a été englouti, et si je ne fais pas l'effort de t'écrire aujourd'hui, c'est ton visage, ta voix et aussi ton histoire qui le seront à leur tour.

Sur la table à manger, des photos de toi étalées un peu partout. Je les scrute une à une, à la recherche d'indices, de pistes, d'indications manuscrites. En vain. Les hommes et les femmes à tes côtés sont autant de fantômes impuissants à mémoriser. Leurs figures ne m'évoquent rien, et si leur présence m'intrigue - qui sont-ils pour toi? -, elle me laisse froid. De temps à autre, la mention d'un photographe - *Feneyrol, Neuhauser* - ou d'un lieu - *Ischia, Cortina d'Ampezzo, Saint-Moritz, Nice, Cannes...* Sur chaque cliché, ton visage, grave ou détendu, irrigue l'espace. La Pià Nerina des années trente m'éblouit - peut-être parce que je sais la fin de l'histoire, comment as-tu pu en arriver là? -, et cela me déchire le cœur. Je te trouve superbe bien sûr, mais c'est plus que ça. Je veux te rencontrer, te connaître, rire avec toi, dans ces brasseries que tu fréquentes, te faire danser, te raccompagner au pied de l'Hôtel d'Angleterre, ce meublé un peu louche près des Champs-Élysées que tu occupais en attendant mieux.



978-2-02-148991-0

208 PAGES

140 × 205

18 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



♦♦♦

« Tu sens que ta tante ne te raconte pas de carabistouilles, que c'est du sérieux, son truc de femmes libres. Mais c'est étrange, car dans aucun de tes livres on ne te raconte des histoires de femmes libres. Il y a des princesses, des reines, des rois, des princes, et à la fin ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Eunice, dix-neuf ans, athlète, étudiante en fac de psycho, vient de se faire larguer par son petit ami. Alcool et danse pour tenter d'anesthésier la tristesse.

En se réveillant avec une gueule de bois carabinée, la jeune femme pense avoir touché le fond mais les nombreux appels en absence laissés sur son portable par son père annoncent le pire. Sa mère, Jane, est morte, d'une chute dans l'eau du fleuve au sortir d'une boîte de nuit. L'enquête conclut très vite à un simple accident mais Eunice refuse d'y croire. Et si un agenda rouge retrouvé dans un salon de coiffure lui donnait raison ? Et si les initiales T.M. écrites sur plusieurs pages étaient un indice menant à une autre facette de Jane ? Pour Eunice, c'est le début d'une quête de vérité afin de comprendre qui était cette mère dont elle réalise qu'elle ne connaissait pas grand-chose.

Suite page 20



© ROMAIN GARCIN

EUNICE

INSIDEMNE LOMBIÉ

... suite de la page 19

Le choc du deuil rappelle que toute famille est le lieu de secrets enfouis. Il y a cet oncle, le babysitter retors. Il y a les grand-mères, l'une nombriliste grabataire, l'autre bourgeoise conformiste. Et il y a la tante Madou, écorchée vive, louvoyant en zones grises. La misère économique croise la misère affective. Autant de manières de faire son deuil que de personnes. Tandis que son père se réfugie dans le mutisme et que sa tante replonge dans ses addictions, Eunice, elle, va avoir besoin de provoquer la vie, en faisant la fête, en aimant, en militant, en faisant entendre sa voix. Sa rencontre avec la sereine et superbe Jennah marquera un tournant vers l'apaisement. Appel de la sororité, appel de l'espoir et de la légèreté. Nouvelle famille, de cœur. L'histoire se passe en Belgique, dans un décor très contemporain, et porté par une langue musicale, scandée, envoûtante. Lisette Lombé est slameuse. Ses phrases sont des uppercuts. Une importante voix littéraire est née.

MOT DE L'AUTRICE

En 2017, j'ai failli perdre ma mère. Sens de l'existence siphonné.

Deux ans plus tard, c'est moi qui aurais pu perdre la vie.

Stupide chute, en pleine nuit, dans l'escalier d'une cuisine-cave.

Frissons en imaginant mes enfants me découvrant, le matin, morte.

Frissons en repensant à une collègue qui, au décès de son père, avait retrouvé sur l'ordinateur de celui-ci une lettre incendiaire l'affublant des pires adjectifs, elle, la fille si dévouée.

Bourgeon de narration.

Ma mère et moi sommes toutes les deux vivantes mais quels secrets, quels pans de nos vies de femmes aurions-nous emportés avec nous si cela s'était produit ?

J'aurais pu m'emparer de cette question en slameuse, dans le sillage de mon recueil *Brûler brûler brûler*, la transformer en un poème de trois minutes, cracher une réponse de quelques vers mais le confinement, le temps long de la claustration, l'arrêt de la course quotidienne ont autorisé mon écriture à se délier et à explorer de la matière en dehors de mon ventre.

♦ EXTRAIT ♦

Rupture.

Le mot n'est pas prononcé tel quel.

Détours. Périphrases. Excuses minables.

C'est mort.

Ça puait déjà la fin de l'histoire depuis hier soir : le truc très important qu'on préfère ne pas te dire par écrit, le resto romantique qui switche en simple verre d'afterwork, le ton faussement détaché.

Tu observes ce bec froid et métallique qui recrache de la ferraille sans aucune valeur. Souffle coupé. Il dit que. Tu ne dois rien te reprocher, Eunice. Tu es vraiment une nana très cool, tu mérites juste de tomber sur un gars plus investi. Vous pouvez rester potes. Et tu peux garder la bague que tu tritures sous la table, si tu veux.

La bague.

S'il n'y avait pas eu cette bague ramassée sur un trottoir quelques mois auparavant, cette bague offerte, un genou au sol, en imitant un personnage de théâtre éperdument amoureux de sa dulcinée, il n'y aurait pas eu ce débile entichement. Il jouait, Eunice ! Il jouait ! Tu t'es emballée comme une midinette. Te voilà conne et vulnérable. Tu masques. Tu badines. Tu abrèges.

Tu voudrais crever.

Direction le night shop du coin. Tu ouvres ton sac

en faisant mine d'hésiter entre des chips au paprika et des chips aux crevettes puis entre une brique de lait entier et une brique de lait demi-écrémé. Ton look d'étudiante proprette te permet de t'attarder sans être suspectée de quoi que ce soit. Tu te déplaces avec précaution. Éviter que le type derrière sa caisse n'entende le cliquetis des bouteilles de vin dans ton dos. Sourire forcé. Tu tends le paquet de chips au paprika. Produit blanc. Tu payes, tu sors, tu redoutes la main sur l'épaule, l'esclandre, la honte intégrale. Rien.

Tu envoies un SMS à tes amies pour les prévenir que tu ne bougeras pas ce soir. Vaut mieux que tu restes enfermée chez toi, sinon ça va être un carnage. Tu imagines ton ex, là, à l'entrée de la boîte, la clope au bec, veste en cuir sur T-shirt blanc. Le grand jeu, le même que pour toi. La même danse de paon sur le dancefloor, mais cette fois-ci pour en serrer une autre. C'est déjà écrit.

Tu vas t'assommer.

Ton studio est sens dessus dessous. Depuis le début de l'été, tu ne faisais qu'y passer. Tu te vantais de ne plus vivre que d'amour et d'eau fraîche. Tu cherches ton tire-bouchon. Tu te rappelles l'avoir rapporté de chez ton amie jeudi passé. Il n'a pas bougé. Il est toujours dans la poche intérieure de ta veste en jeans. Tu débouches la première bouteille de vin blanc, debout, au milieu de la pièce. Il fait chaud sous les toits. Tu dégoulines.

Passage de l'autobiographique au fictionnel.

Prose poétique. Récit initiatique.

Déni. Colère. Larmes. Sueur. Sexe frondeur.

Dans ce roman, c'est Eunice, une jeune fille de dix-neuf ans dont la mère meurt accidentellement, qui est le ventre de l'histoire.

C'est elle que l'on suit, caméra à l'épaule, sur les chemins du deuil.

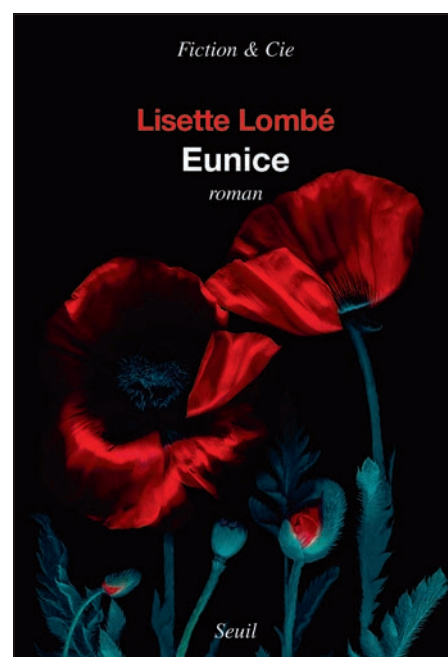
C'est sa jeunesse, sa soif de liberté, sa possibilité de renaître qui nous renvoient à nos ambivalences d'adultes.

Eunice est une histoire d'amours, de sororité, de transmission et de rémission. C'est aussi un éveil à la tendresse et au pardon.

Du slam, il reste la nervosité et le feu de la langue, l'adresse frontale, les retours à la ligne, la charge sociale, le refus de l'injuste, la couleur rouge, l'esthétique du collage et du fragment, l'oralité palpable ●

BIOGRAPHIE

Slameuse bien connue et artiste passe-frontières, **Lisette Lombé** s'anime à travers des pratiques poétiques, scéniques, plastiques, militantes et pédagogiques. En dérivent des collages, des performances, des livres et des ateliers, passeurs de rage et d'éros. En 2020, elle a publié *Venus Poetica* (court roman pour lequel elle a reçu un Golden Afro Artistic Awards), et un recueil, *Brûler brûler brûler* (prix Grenades/RTBF). Elle est également cofondatrice du Collectif L-SLAM, et sera, en 2024, la prochaine Poétesse nationale en Belgique.



978-2-02-153494-8

192 PAGES

140 × 205

18 €

DATE DE PARUTION

18 AOÛT 2023



CHRONIQUES DU PAYS DES GENS LES PLUS HEUREUX DU MONDE

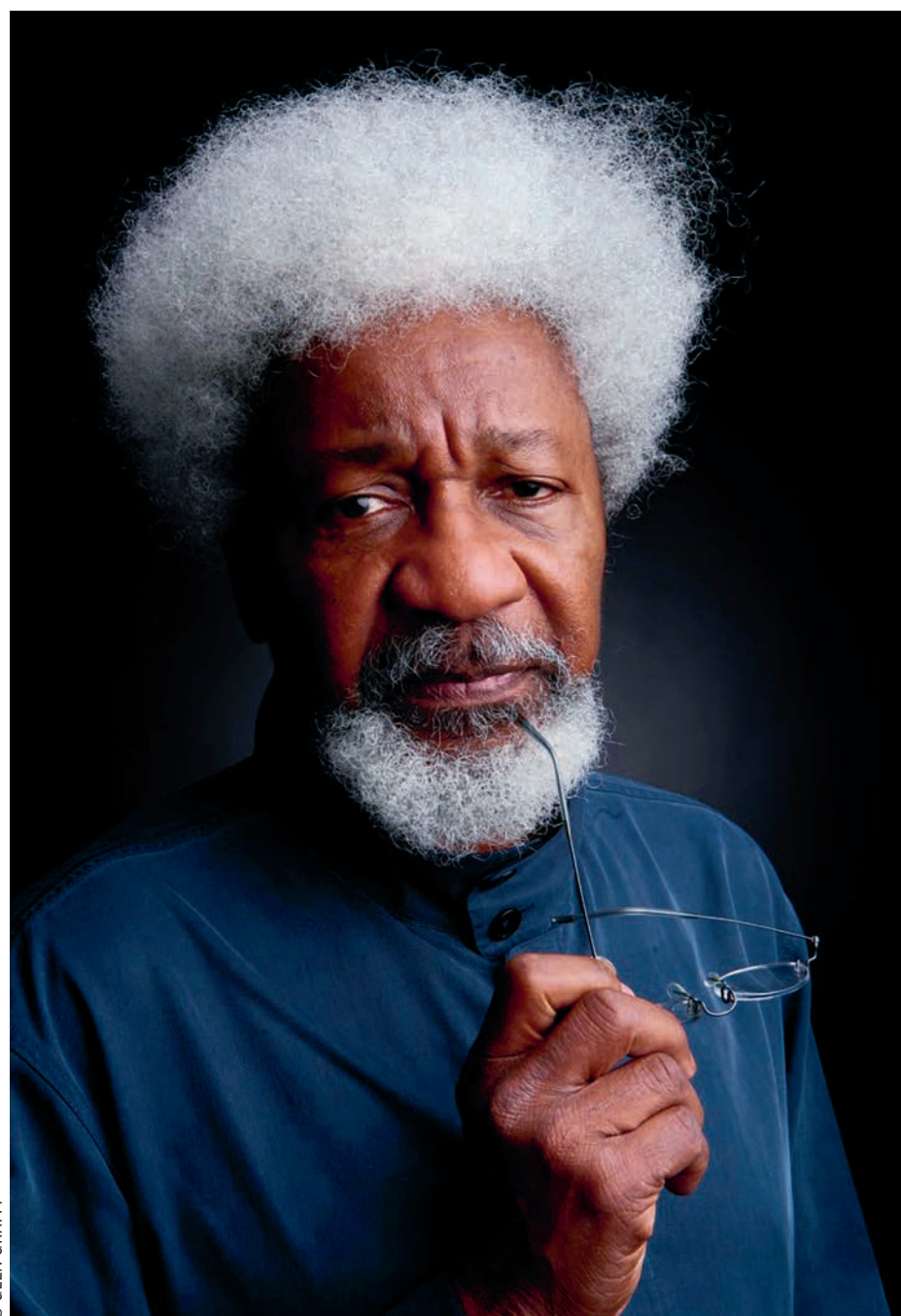
♦ RÉSUMÉ ♦

Dans un Nigeria imaginaire, un entrepreneur rusé vend, pour des pratiques rituelles, des organes dérobés à l'hôpital du docteur Menka. Ce dernier s'en ouvre à son plus vieil ami, Duyole Pitan-Payne, bon vivant, ingénieur éminent et yoruba. Duyole s'apprête à prendre un poste prestigieux aux Nations unies, mais il semblerait qu'on soit déterminé à l'en empêcher. Et si le docteur Menka et Duyole ne savent pourquoi, ils ignorent aussi à quel point l'ennemi est proche et féroce.

♦♦♦

Une prouesse littéraire,
une voix unique :
le Prix Nobel
de littérature nigérian
arrive au Seuil pour
son retour tant attendu
au roman.

♦♦♦



© GLEN GRATTY

MOT DE L'ÉDITEUR

C'est une très grande fierté et un immense plaisir d'accueillir Wole Soyinka au sein du catalogue des éditions du Seuil. Il rejoint ainsi la collection « Cadre vert », et trouve naturellement sa place aux côtés d'autres récipiendaires du prix Nobel : J. M. Coetzee, Elfriede Jelinek, Günter Grass, Mo Yan, Gao Xingjian, José Saramago, Gabriel García Márquez, Heinrich Böll... Mais aussi auprès d'auteurs du continent africain : Kateb Yacine, Ahmadou Kourouma, Alain Mabanckou, Frantz Fanon, Yambo Ouologuem, etc.

Véritable conscience, il oppose dès 1962 au concept de « négritude » celui de « tigritude », qu'il résume par cette phrase désormais célèbre : « Un tigre ne proclame pas sa tigritude. Il bondit. »

Cet homme d'action fut emprisonné, condamné à mort et contraint de vivre un temps en exil. Son engagement ne connaît pas de frontière, et son œuvre non plus. En 2016, à la suite de l'élection de Trump, il déchire sa carte verte et quitte les États-Unis. Néanmoins, Wole Soyinka est avant tout un dramaturge, un poète et un romancier à la pensée complexe, qui refusa toujours d'entrer en politique. Comme il le dit si bien : « C'est une activité à plein temps, incompatible avec l'écriture. » Et nous lui en savons gré, car *Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde* est un roman incroyablement beau et puissant. Un grand livre, que nous sommes ravis de partager avec vous. Bonne lecture !

WOLE SOYINKA

TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR DAVID FAUQUEMBERG ET FABIENNE KANOR

BIOGRAPHIE

Né en 1934, **Wole Soyinka** a été le premier auteur africain à recevoir, en 1986, le prix Nobel de littérature. Il a écrit plus d'une vingtaine de pièces de théâtre, plusieurs anthologies de poésie, des Mémoires, des essais, des nouvelles. Et seulement trois romans, les deux derniers à cinquante ans d'intervalle. En 1965, cinq ans après l'indépendance du Nigeria, Soyinka était déjà une figure connue de l'opposition. Pendant la guerre civile, il fut accusé de complicité avec

les rebelles et emprisonné vingt-deux mois. Depuis, sa voix n'a cessé de porter les critiques les plus caustiques à l'encontre des dictatures et de la mauvaise gouvernance du Nigeria. Ce roman est le fruit de cette longue expérience : véritable satire politique, *Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde* réunit un faux prophète, un diplomate, une société secrète, et plus de corruption qu'aucun pays ne pourrait en supporter.

tenu à ce que j'aime : la poésie, écrire et diriger des pièces de théâtre, échanger des idées, discuter avec passion de l'essence et des théories des choses ? Mais j'aime profondément ma tranquillité d'esprit et – c'est contradictoire – je ne peux l'atteindre que si je me suis attaqué à ce qui me trouble, un problème, un sujet qui se manifeste de façon déshumanisée : l'environnement, les êtres humains – la maltraitance des enfants, par exemple. Ce n'est pas juste de la politique, c'est de l'humain. Et lorsque la littérature échoue à apporter une solution, il faut s'attaquer à la situation frontalement, physiquement, par tous les moyens. C'est une constante chez moi, tant que je ne suis pas en paix, je dois me confronter à l'inacceptable, quel qu'il soit ●

◆◆◆
Un auteur
qui n'a cessé
de se placer
en première ligne
pour défendre
ses engagements
politiques.
◆◆◆

INTERVIEW

Pourquoi avoir choisi ce titre ?

Je suis tombé un jour sur un « Rapport mondial sur le bonheur », d'après lequel le Nigeria était l'un des dix pays où les habitants étaient les plus heureux du monde. Ma première pensée a été : « Pourquoi ces gens se moquent-ils de nous ? C'est terriblement cruel. » Ce titre est bien sûr ironique. Mais les Nigériens se raccrochent soit à la religion, soit à l'inébranlable philosophie traditionnelle selon laquelle il faut profiter du présent car le pire est à venir. Partout dans le monde on salue leur esprit festif. J'ai pris soin de m'assurer que certains personnages incarnent une forme de quête du bonheur – à travers la créativité, l'amour des autres, en rendant simplement les autres heureux, ne serait-ce que quelques instants. Le roman est un mélange d'ironie, de constats, de concessions et même, dans une certaine mesure, d'hommage aux Nigériens. J'espère que ce dernier élément ressort clairement.

Vous êtes un grand dramaturge. Qu'est-ce que le roman vous apporte que vous ne trouvez pas dans le théâtre ?

Le roman, comme moyen d'expression, apaise le masochiste en moi, car un roman est ardu – dans le sens où il est tentant d'aller dans de multiples directions. Il faut jongler avec de nombreux personnages qui sont bien décidés à vagabonder là où vous n'auriez pas songé à les emmener. Puis vous oubliez où vous les avez vus pour la dernière fois, et ainsi de suite. J'admire les romanciers, ceux dont c'est le métier. Je trouve cela terriblement difficile.

Vous nous offrez toute une galerie de personnages. L'un vous a-t-il plus surpris que les autres ?

Il est évident qu'un certain nombre d'entre eux ont été inspirés par des rencontres. Je me suis donné beaucoup de mal pour que les méchants se reconnaissent. L'un est même venu me voir et, en bon politicien, m'a dit : « Oublions ce personnage, j'aimerais surtout vous parler d'un des aspects du livre. » Le roman autorise cela, bien plus que le théâtre. Pour décrire ce tumulte humain, celui dans lequel je vis, en observant les autres survivre – en survivant à ma façon moi aussi –, la forme du roman s'est imposée. C'était la seule qui me permettait de me purger de la sensation oppressante que la société sombre dans le chaos.

Dans le livre vous écrivez : « Quelque chose est brisé. Au-delà des questions de race. Qui ne concerne pas l'histoire, ni la couleur de peau. Quelque chose s'est fissuré. Sans qu'on puisse le réassembler. » Cet ineffable quelque chose qui se place au-delà de toute idéologie, ce livre vous a-t-il aidé à le saisir ?

J'ai essayé de mettre le doigt dessus, et j'en suis arrivé à la question suivante : « Qu'est-ce que l'humain ? » Je crois que c'est ce que nous avons perdu. Cela dure depuis trop longtemps, cet état dans lequel nous perdons ce qui fait l'humain, depuis les aspects les plus profonds de nos relations jusqu'aux plus triviaux. Nous avons perdu ce qui fait l'humain.

Était-ce naturel pour vous d'être un activiste engagé politiquement, un citoyen au sens profond du terme, tout en étant artiste ?

Cela reste un mystère pour moi, car je préférerais ne rien être de tout cela. Je me demande souvent comment j'en suis arrivé là. Pourquoi ne m'en suis-je pas

La presse en parle...

« En surface, *Chroniques* s'intéresse à une industrie macabre. Entre les lignes, il examine l'état d'esprit d'une communauté dans laquelle ce type de violence peut exister – et cette question est bien plus intéressante. »

Juan Gabriel Vásquez, *The New York Times*

« Un tour de force. »
Los Angeles Times



978-2-02-149788-5

608 PAGES

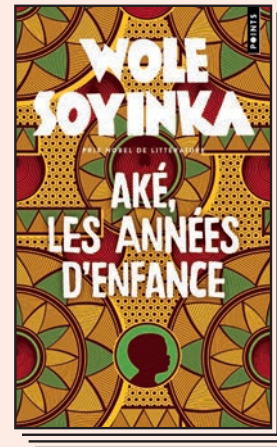
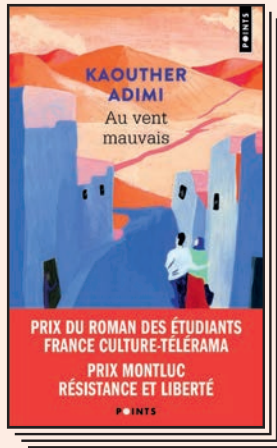
153 × 240

26,9 €

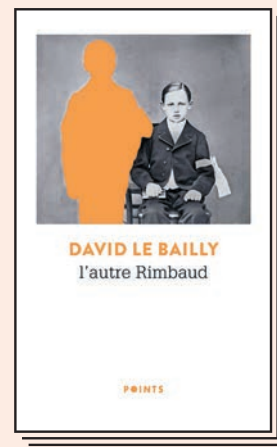
DATE DE PARUTION

25 AOÛT 2023





POINTS



RELATION LIBRAIRES

Juliette Plé

juliette.ple@seuil.com

01 70 96 89 29

CONTACTS PRESSE

Géraldine Ghislain

gghislain@seuil.com

06 23 93 26 48



Sarah Chiche
Les Alchimies

Chloé Delaume
Pauvre folle

Patrick Deville
Samsara

Lisette Lombé
Eunice

Wole Soyinka
*Chroniques du pays des gens
les plus heureux du monde*

Valérie Guiter

valerie.guiter@gmail.com

06 63 68 06 64



Cécile Desprairies
La Propagandiste

Alina Gurdziel

alinagurdziel@gmail.com

06 60 41 80 08



Rachid Benzine
Les Silences des pères

David Le Bailly
Hôtel de la Folie

Aurélié Serfaty

aserfatybercoff@gmail.com

06 63 79 94 25



Kevin Chen
Ghost Town

Anne Vaudoyer

anne.vaudoyer@gmail.com

06 63 04 00 62



Philippe Delerm
Les Instants suspendus

CONTACT PRESSE

PROVINCE, SUISSE ET BELGIQUE

Pauline Brossard

pauline.brossard@seuil.com

06 75 65 86 82

Les Éditions du Seuil vous proposent
de retrouver toutes les informations de ce catalogue
sur le site dédié à la Rentrée Littéraire.
Vous y découvrirez des interviews d'auteurs
et les premiers chapitres des romans.

www.seuil.com/rentree-litteraire

Pour suivre toute notre actualité :



Et pour l'ensemble de nos publications rendez-vous sur

www.seuil.com

Les prix et les paginations sont donnés à titre indicatif
et ne sont en aucun cas contractuels.